

YANN BOISSIÈRE



Dieu

42

Il est entendu que la religion, la croyance ou la foi, est une affaire qui traite de Dieu, pour quelqu'un qui « croit en Dieu ». Un certain atavisme de la facilité, largement partagé parmi les croyants ou les non-croyants, pourra ainsi poser que la foi serait le fait de ceux qui croient « que Dieu existe », et que le non-croyant est celui qui pense « que Dieu n'existe pas ». Allègrement dégradée, la question de la foi se résumerait donc à une question de connaissance et d'objet, dont la variable, Dieu, serait tout au plus particulière, s'assimilant néanmoins à n'importe quelle autre question du savoir : « Dieu existe-t-il ? »

La question est en réalité si mal posée qu'il est difficile d'expliquer pourquoi. Ou plutôt elle est si mal posée qu'il convient d'y répondre immédiatement : rappeler, avec Wittgenstein, que l'asymétrie est la bonne approche en la matière, que l'antithèse de la « croyance en Dieu » n'est pas la croyance en quelque chose qui serait le « contraire » de Dieu, ou la croyance « qu'il n'y a pas de Dieu ». La véritable antithèse de la croyance, c'est tout simplement de ne pas y penser...

Bien entendu, cette petite contorsion par l'antithèse de la croyance dit beaucoup de la croyance elle-même. Pour le judaïsme, « croire » est tout autant un « faire » qu'un « avoir confiance ». Le mot hébreu qui traduit le moins mal la notion de « croyance » est « *émounah* » (« *amen* » vient de là – non ce n'est pas du latin !), un mot qui dit en fait la « fidélité ». « *Emounah* » n'est pas la foi du charbonnier, la possession d'une certitude indéfectiblement chevillée au corps. *Elle est confiance, elle est doute, mais elle est surtout la « fréquentation » tangible d'une tradition* – même en pointillé, la conscience d'une histoire partagée, le bienfait de retrouver ses coreligionnaires dans des rites familiaux et collectifs où le social est une expression essentielle de la bonté de Dieu.

Le prophète Habacuc le proclame¹ : « Le juste vivra par sa foi ». Où l'on voit que la croyance n'est pas, comme dirait nos amis anglo-saxons, un « *belief that* » (« croire que »), mais un « *belief in* » (« croire en »). Ce *distinguo* signifie que la croyance n'est pas un savoir, mais une activité. Croire, c'est vivre, faire de sa vie une activité de croyance, l'organiser autour de cette croyance.

Cette foi s'exprime sur la scène de l'histoire. Elle propose des formes remarquables et distinctes dans le champ l'expérience humaine. Elle est cette héroïque et sereine force de l'arrachement à tous les déterminismes, lorsqu'Abraham, par exemple, accepte de tout quitter et de se mettre en chemin vers ses propres promesses, sur la seule foi d'une écoute, d'une confiance à la voix qui lui intime : « Va pour toi [en quittant] ton pays, ton lieu natal et ta maison paternelle, et va au pays que je t'indiquerai »². Cette foi du « *Lèkh-lékha* », du « va pour toi » est avant tout reconnaissance que le langage est un appel qui dit vrai au-delà du visible, au-delà même de notre talent d'espérance. Parce que Dieu, dans la Genèse, « appelle » les choses avant de les susciter à l'existence, la première grande idée, la première grande « fidélité » offerte par la Bible à la sagacité humaine, c'est que le langage précède le monde.

La foi, tout aussi bien, est la distanciation intelligente et spirituelle, le « cœur intelligent » du roi Salomon. Celle que Lacan résumera par un aphorisme digne des meilleurs adages rabbiniques : « *la crainte de Dieu libère de toutes les craintes* ». La « *émounah* », pour la tradition juive, conserve ce trait d'exactitude qui appelle à ne pas adorer sous une forme que l'on appellerait « Dieu » quelque chose qui ne serait pas Lui. Thérapeutique anti-idolâtrique, qui exige de ne pas oublier de rendre à la poussière les innombrables statues (mentales, économiques, politiques) que nous adorons nous confectionner pour mieux nous sentir propriétaires. Foi de l'action et de l'étude, foi qui ré-ouvre en permanence les flux que l'on fige en « choses », en concrétions de nos espérances, foi-fidélité qui nous élève – peut-être même nous fait-elle voler – pour ne pas rester collés aux phénomènes.

La foi, enfin, ne peut se concevoir sans la Loi.

Le premier grand penseur de la modernité juive, Moïse Mendelssohn (1729-1786), a particulièrement bien exposé cette idée a priori contre-intuitive : la Loi, bien loin de brider la foi, en permet une plus grande liberté, et même, préserve l'idée monothéiste dans son originelle grandeur.

Si pour Mendelssohn le don de la Loi au Mont Sinaï ne livre aucune vérité particulière qui ne soit accessible par les moyens de la raison et par tout un chacun, ses injonctions délivrent tout de même un enseignement spécifique qui a pour vertu de préserver la pureté de la foi monothéiste.

¹ Habacuc 2, 4.

² Gen. 12, 1.

Un débat épistémologique avait fait rage, à son époque, autour de la notion de *Schwärmerei* (« enthousiasme »), qui énonçait qu'en l'absence de commandements destinés à l'action, l'esprit, cogitant sans frein et sans fin, en vient à ne plus se suffire de l'idée simple du monothéisme. Cette idée, il la tourne et la retourne, et c'est son « échauffement » spéculatif, la *Schwärmerei*, qui conduit aux obscurcissements, aux mystères qui font basculer la religion dans l'irrationalité...

Ainsi, Mendelssohn assigne pour vertu spécifique et éminente à la Loi de prescrire non des idées ou des valeurs mais bel et bien des actions, des injonctions purement pratiques ayant vocation à mettre en mouvement les corps, à susciter des situations concrètes. La Loi ne commande pas la foi ni ne cherche à la définir. Pas de dogmes, ainsi, pas d'exclusion et pas de schismes. On ne vous demandera jamais, dans le judaïsme, de justifier en quel Dieu vous croyez.

La Loi ne cherche pas à emplir les bibliothèques, mais à vider le réel de ses maladies. Outil de « réparation du monde », elle mobilise les hommes qui agissent dans le monde, et qui en se transformant eux-mêmes finissent par transformer le monde.

La Loi soulève des montagnes !

